Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 31 (2024)

Heft: 1: Natur = Nature

Buchbesprechung: Allgemeine Buchbesprechungen = Comptes rendus généraux

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Allgemeine Buchbesprechungen
Comptes rendus généraux

Eveline Szarka
Sinn für Gespenster. Spukphänomene in der reformierten Schweiz (1570–1730)
Wien, Böhlau, 2022, 356 S., € 75,– / Open Access (PDF)

Issu d'une thèse dirigée par Francisca Loetz, ce livre prolonge un travail de mémoire à propos du *Gespensterbuch*, véritable *best-seller* de l'interprétation théologique réformée des spectres publié en 1569 par le pasteur zurichois Ludwig Lavater. Dans sa recherche, Eveline Szarka intègre ce texte à un tout où sont non seulement évoquées les prémices théoriques de la croyance aux fantômes à la fin de l'époque médiévale et leur réinterprétation au cours de la Réforme (partie 1), mais aussi les pratiques de perception, de définition et de contrôle de ces apparitions spectrales (partie 2) qui, au moins jusqu'en 1730, semblent aller de soi pour les protagonistes de l'histoire.
En construisant l'enquête sur la dialectique entre une partie qui détaille la théorie ecclésiastique et une autre qui fait contraster l'explication théologique avec la foi vécue, l'autrice dévoile la tension entre l'implémentation des normes par les autorités civiles et ecclésiastiques et la piété du quotidien où persistent des procédés visant à se prémunir activement des spectres qui viennent tourmenter les vivants. Or, plutôt qu'une dichotomie stricte entre doctrine et pratiques, Szarka envisage de saisir, au travers d'un corpus de sources diversifiées et sélectionnées à Berne, Bâle et Zurich, les emprunts, négociations et réappropriations entre ces deux registres dans lesquels puisent non seulement les fidèles, mais aussi les hommes d'Église. En effet, ces derniers sont sans cesse sollicités pour décrypter ce phénomène auquel tout le monde croit sincèrement.
Cette situation est due au fait que les spectres donnent un sens au monde des vivants: se réclamant autant de l'histoire culturelle que de la sémiologie, l'historienne insiste sur la nécessité de la comprendre dans un mouvement plus large où, dans un contexte de crise morale, l'interprétation des signes naturels est toujours la résultante de la Providence, au même titre que les guerres, que les épidémies ou les comètes. Dans l'espace protestant, à partir du dernier tiers du XVIe siècle, cette volonté de s'expliquer les situations extraordinaires en les prenant comme des messages divins est prégnante. En 1569, la publication du livre de Lavater n'est donc pas un hasard et révèle que la croyance aux esprits restait une préoccupation majeure du clergé réformé de l'Ancienne Confédération, car elle permettait aux humains d'appréhender la réalité. La thèse d'Eveline Szarka a ainsi le mérite de battre en brèche une de ces idées reçues sur la Réforme, à savoir la préconception simpliste voulant que, pour avoir nié l'existence du purgatoire, interdit l'invocation des morts et réprouvé les œuvres en vertu de la justification par la foi seule, la Réforme ait naturellement signifié la dispari-

tion de la croyance aux esprits en rationalisant le monde.
L'enquête démontre avec brio le contraire et dévoile à quel point la Réforme représente moins une césure immédiate qu'un processus de longue durée, tant les pasteurs peinaient à faire comprendre aux fidèles le nouveau sens à donner aux apparitions spectrales. Car les théologiens réformés, sans jamais postuler l'arrêt de la croyance aux esprits, cherchèrent bien à faire respecter une définition nouvelle qui tranchait avec l'interprétation de la fin de l'époque médiévale (chapitre 1). Dans les trois villes protestantes étudiées, l'irruption d'un spectre ne pouvait absolument pas être le fantôme d'un proche décédé réclamant de ses descendants une indulgence, une messe ou un pèlerinage afin d'écourter son séjour au purgatoire et soulager son âme. Ainsi que le détaille le chapitre 2, le principe des Écritures comme seule autorité empêchait de conserver cette explication, qui permettait au clergé catholique d'intercéder en faveur des trépassés.
Avec la Réforme, les ecclésiastiques perdaient donc non seulement leur office sacré de médiation, mais les spectres eux-mêmes ne pouvaient désormais plus consister en des revenants d'entre les morts, ces derniers ne pouvant tout simplement pas ressurgir tourmenter les vivants. Une seule interprétation demeurait: c'est le diable qui était à l'œuvre, et les fidèles devaient l'affronter eux-mêmes avec deux armes uniquement, la prière et la repentance de leurs péchés. C'est à la patience et à l'introspection que les pasteurs devaient exhorter les croyants qui, le cas échéant, leur feraient part du fait que leur maison était hantée par un spectre, manifestation métaphysique assez indéterminée dont la victime cherchait à comprendre les raisons de la venue. Les pasteurs locaux devaient expliquer cette norme en soulignant que, même si un fantôme apparaissait sous les traits d'une connaissance trépassée, il s'agissait en réalité d'une machination diabolique par ce mauvais ange chargé par Dieu – Créateur du monde et donc également à l'origine des phénomènes sortant de l'ordinaire – d'ébranler la croyance pour mettre à l'épreuve la foi véritable. S'il n'était plus question d'apaiser les morts, il fallait encore tranquilliser les vivants.
Les spectres étaient ainsi des démons cherchant à pousser les chrétiens au péché en les faisant tomber dans la superstition. Et cette superstition était dénoncée par les autorités dès lors que les vivants subissant une apparition s'appuyaient sur une autre ressource que la prière ou la repentance dans l'objectif de combattre directement ces figures, par exemple en plantant des essences protectrices, en prononçant des paroles pieuses, en plaçant des extraits bibliques dans les murs ou en mobilisant des spiritistes qui géraient un marché juteux. C'est que la norme définie par les traités analysés en première partie peinait à effacer les anciennes astuces de la foi quotidienne, certes taxées de superstitions, mais qui perdurèrent longtemps. Avec trois chapitres, la deuxième partie détaille cet aspect. Le chapitre 3 s'arrête sur la perception d'une perturbation sensorielle conduisant à y voir un cas de manifestation spectrale et à la déchiffrer avec l'aide de l'autorité ecclésiastique locale, tel que le développe le chapitre 4. On comprend alors que les conflits personnels ou les souvenirs des péchés d'un individu décédé ou vivant étaient considérés comme des situations prédisposant à ces apparitions. Les fantômes ne hantaient donc pas les maisons par hasard, car ils étaient toujours un moyen de donner une cohérence aux actions des vivants, positives ou négatives. Or, le chapitre 5 souligne que, si les fidèles tourmentés perdaient patience, ils pouvaient passer outre les injonctions de leur clergé et agir plus résolument en utili-

sant les services d'experts dans le bannissement des esprits, risquant toutefois l'accusation de superstition catholique au cas où les autorités les surprenaient. On aurait ainsi pu souhaiter davantage de références, si ce n'est au contexte catholique, au moins aux espaces de mixité confessionnelle de l'Ancienne Confédération tels que les bailliages communs, afin de voir si le modèle suivi par ces trois villes réformées s'y vérifiait ou non. On se satisfera néanmoins sans autres de la présente enquête, car elle est l'une des premières à délivrer une étude systématique de la croyance aux fantômes en faisant dialoguer théorie et implémentation des normes, certes pour un espace relativement restreint, mais qui s'appuie sur un corpus extrêmement dense et pertinent.
Au sortir de cette analyse parfaitement maîtrisée des sources, force est de constater, avec l'autrice, qu'une divergence entre normes et pratiques persiste malgré sa volonté initiale – et légitime – de nuancer toute dichotomie trop tranchée: à la cause unique définie par les théologiens s'oppose malgré tout toujours ce foisonnement d'artifices pour se prémunir des esprits tourmenteurs. Paradoxalement, en voulant réduire le motif de telles apparitions aux seules machinations du diable, les penseurs réformés ont, dans les faits, ajouté un moyen possible pour les combattre et ne sont pas parvenus à faire que les fidèles renoncent à œuvrer à leur protection autrement que par la prière. Si ces derniers ont effectivement pu concevoir que ces spectres n'étaient pas des trépassés les appelant à l'aide, ils n'en ont pas moins continué à adjoindre à l'introspection des stratégies plus immédiates pour éloigner les fantômes de leur quotidien. Cette persistance d'une binarité entre pensée et actes rappelle bien à quel point la Réforme n'a, pour sa part, pas été une césure rigoureuse entre un avant et un après: les fidèles de ces espaces ne se sont pas réveillés protestants après s'être endormis catholiques. À cet égard, leur clergé a dû s'employer pendant près de 200 ans, avec un succès tout relatif, à leur faire intégrer cette norme nouvellement établie. Ce livre le démontre avec une argumentation précise, bien construite et structurée, qui montre la profondeur des élaborations des vivants pour s'expliquer leur monde, ce même en y faisant intervenir des êtres surnaturels.

Marc Aberle (Genève)

Carla Roth
The Talk of the Town. Information and Community in Sixteenth-Century Switzerland

Oxford, Oxford University Press, 2022, x + 191 p., $ 105,–

Das Buch von Carla Roth ist die überarbeitete Version ihrer historischen Dissertation (Oxford 2016). Mit *The Talk of the Town* positioniert sich Roth innerhalb jüngerer Strömungen einer frühneuzeitlichen Stadt- und Mediengeschichte, die den zeitgenössischen Medienverbund in urbanen Lebensräumen auf mediale Logiken, Akteure und Kommunikationspraktiken hin erkundet. Roth richtet auf rund 200 Seiten den Blick auf die eidgenössische Kleinstadt St. Gallen zu Beginn des 16. Jahrhunderts. Eine Stadt, die sich – anders als das St. Galler Umland – zur Reformation bekannt hatte, offiziell noch eine Reichsstadt des Heiligen Römischen Reiches war und deren Einwohnerzahl auf maximal 5000 geschätzt wird. Als Hauptquelle für ihre Untersuchung dient Roth eine zwar bekannte, aber von der Frühneuzeitforschung weitgehend ungenutzte Handschrift, nämlich die vom St. Galler Leinenhändler Johannes Rütiner (1501–1556) zwischen 1529 und 1539 in Latein verfassten *Commentationes*. Bei den *Commentationes* handelt es sich um zwei

chronikähnliche Notizbücher mit 1842 Einträgen von Rütiners Hand, die in der Stadtbibliothek St. Gallen (Vadiana) aufbewahrt werden. In den Aufzeichnungen, die ebenso unvermittelt beginnen wie sie nach zehn Jahren abrupt enden, hat Rütiner seine alltäglichen Beobachtungen über Gerüchte, Ereignisse und Nachrichten in St. Gallen dokumentiert. «Talk of the town» heisst das Buch von Roth, weil Rütiner in Schriftform verarbeitete, was er an mündlichen Informationen mitbekam. Mit anderen Worten: Rütiner hörte in die Kleinstadt hinein und schrieb auf, was er an Nachrichtenströmen im sozialen Kosmos seiner Heimatstadt wahrnahm – und für relevant hielt. Hierbei scheint dem Zuhörer eine grössere Einordnung der zirkulierenden Neuigkeiten nicht wichtig gewesen zu sein, was den Text zu einer aussergewöhnlichen Quelle für die Kommunikationsgeschichte macht: «Rütiner's primary interest lay in recording, not commenting on, the events around him», fasst Roth diesen Punkt zusammen (23).

Roth bringt diese besondere Quelle, die sie im Kapitel «Taking note of a ‹wondrous time›» vorstellt, gekonnt zum Sprechen. Da Rütiner ab 1534, ungefähr in der Mitte der Aufzeichnungszeit, zu den Einträgen systematisch seine Informantinnen und Informanten notierte sowie deren Reputation im Kommunikationsprozess und bei der Stadtbevölkerung, kann Roth Informationsträger, Kommunikationsnetzwerke und teilweise auch die Formungsprozesse von Nachrichtenvarianten rekonstruieren und historiografisch sichtbar machen. Die Analyse und Deutung der rekonstruierten St. Galler Kommunikationsströme, die zur «Vergesellschaftung unter Anwesenden» (Rudolf Schlögl) und zu weiteren medialen und sozialen Anschlusskommunikationen führten, präsentiert Roth in mehreren Etappen. Die 349 Informantinnen und Informanten sowie die dadurch erkennbaren Kommunikationsnetzwerke werden im Kapitel «Informants and networks» behandelt; es folgen Schwerpunkte zu Humorfunktionen («Obscene humour and sociability»), Genderaspekten bei Gerüchten («Gossip and the value of social knowledge») und zur Veränderlichkeit von mündlich tradierten Erinnerungsleistungen über mehrere Dekaden hinweg (Kapitel «Tales of the past»). Gerahmt sind diese Kapitel von einer kurzen Einleitung und einem knappen Schlusswort.

In Anlehnung an Pierre Bourdieu setzt Roth auf erprobte Annahmen zum «kommunikativen Kapital» bestimmter Akteurinnen und Akteure (12 f.) und erkundet fortan das Niedergeschriebene vor allem auf Reputationsaspekte. Die von Rütiner fixierten mündlich kursierenden Nachrichten werden folglich an die Botinnen und Boten sowie an ihre Netzwerke gekoppelt. Mit diesem Blick kann die Arbeit eine «close-knit community so focused on reputation» (100) quellennah beschreiben. Der (generell bekannte) Befund: Qualität und Glaubwürdigkeit einer Neuigkeit hatten während der Frühen Neuzeit massgeblichen Bezug zur Reputation der übermittelnden Person und deren kommunikativer Vergangenheit. Zumindest so lange, bis periodische Nachrichtenströme auf Papier – geschriebene und gedruckte Periodika – eine Überprüfungs- und Informationsrelevanz gesellschaftlich einnahmen. Diesen übergeordneten Befund betont Roth mehrmals im Laufe der Arbeit, zuletzt in der kurzen «Conclusion» (161). Im frühen 16. Jahrhundert, nach den hohen akzidentiellen Auflagenhöhen der deutschsprachigen Reformationen und ihrer multimedialen Nachwehen, war das gesprochene Wort noch lange tonangebend in der Weltwahrnehmung und Umweltdeutung. Zuhörerschaften prägten Informationsverhalten selbst in kleineren Städten der europäischen Peripherie. Carla Roth kann diesen bekannten Aspekt der Frühneuzeitgeschichte mit dem St. Galler Fallbeispiel

eindrücklich bestätigen. Für die Kommunikationsgeschichte der Epoche ist hierbei besonders relevant, dass Roth den Faktor der Reputation von der personalen menschlichen Ebene (mündliche Neuigkeitenzirkulation) mit der Verstetigung der gedruckten Waren des Nachrichtenwesens seit dem 17. Jahrhundert verbindet: Erst als die verstetigte Botenleistung von etablierten Zeitungsverlagen eine kommunikative Orientierung mit Glaubwürdigkeitsebene zuliessen, nahm der Faktor der persönlichen Reputation des Kommunikators allmählich ab (162). Roths lesenswertes Buch präsentiert einen Beitrag zur Kommunikationsgeschichte des frühen 16. Jahrhunderts, der im Modus der Reputation operiert und nach Medienvertrauen fragt.

Der von Roth beleuchtete «marketplace of news» in einer peripheren Kleinstadt Kontinentaleuropas ist ein willkommener Beitrag zu einer zukünftigen vergleichenden europäischen Perspektive von Öffentlichkeitsgenese und frühneuzeitlichen Kommunikationspraktiken in grösseren und kleineren sozialen Lebenswelten. Leider verschenkt die veröffentlichte Buchversion der Dissertation allzu oft einen engen Forschungsbezug. Die Literatur zu fast allen relevanten Themen ist durchgehend arg beschränkt, wenn sie überhaupt genannt wird, und eine Auseinandersetzung mit den vorhandenen Theorieangeboten der Mediengeschichte zur Epoche findet nur sehr begrenzt statt. Das ist auf der Detailebene ärgerlich, wenn beispielsweise die Nachrichtenströme der geschriebenen Zeitung des 16. Jahrhunderts ohne Oswald Bauer, Cornel Zwierlein oder Paola Molina erwähnt und ergründet werden oder wenn die Multimedialität der postreformatorischen Zeit ohne Bezüge zu Marcus Sandl eingeordnet wird. Hier liessen sich mehrere grosse Leerstellen nennen, auf die in dieser Rezension verzichtet sein soll. Auf der konzeptionellen Ebene hat dies grössere Auswirkungen: Ein Bezug zu den einschlägigen Modellen des medialen Resonanzraumes von urbanen Lebenswelten der Epoche, formuliert von Filippo de Vivo, Rosa Salzberg, Rudolf Schlögl und auch vom Rezensenten, wird nicht hergestellt. Dabei leistet die Studie gerade dazu einen passenden Beitrag. Auch im Umfang macht sich dieses Manko bemerkbar, denn lediglich 200 Seiten sind für eine Publikation einer historischen Dissertation vielleicht aus Sicht des Verlags gewollt, aber für Veröffentlichungen von deutschsprachigen Dissertationen dieses Forschungsfeldes eher unüblich. Indes wie umfangreich Roths Dissertationsmanuskript auf den hier bemängelten Forschungskontext eingeht, kann der Rezensent nicht bewerten.

Aufgrund der umsichtigen Quellennutzung, der wertvollen Einblicke in mündliche Nachrichtenströme des 16. Jahrhunderts und der gelungenen sprachlichen Bearbeitung einer lateinischen Quelle, die deutsche Mündlichkeit von vor fast 500 Jahren verarbeitete, ins Englische, wird das Buch zu Recht in viele Hände gelangen und zitiert werden. Für eine Weiterentwicklung der Forschung zu diesem Thema allerdings wird man viele andere Bücher hinzuziehen wollen.

Daniel Bellingradt (Augsburg)

Mirjam Janett
Verwaltete Familien Vormundschaft und Fremdplatzierung in der Deutschschweiz, 1945–1980

Zürich, Chronos, 2022, 303 S., Abb., Fr. 48.–

Mirjam Janetts Auseinandersetzung mit der Fürsorgegeschichte der Deutschschweiz folgt einem intensivierten Forschungsinteresse an diesem Thema. Die Basler Dissertation entstand im Rahmen

des SNF-geförderten Forschungsprojekts «Placing Children in Care. Child Welfare in Switzerland, 1940–1990» und behandelt einen zentralen Aspekt von Fremdunterbringung: die behördlichen Rahmenbedingungen von «Vormundschaft und Fremdplatzierung in der Deutschschweiz, 1945–1980».

Untersuchungsgegenstand der komparatistischen Analyse ist die Fremdplatzierungspraxis in Basel-Stadt und Appenzell Innerrhoden, einem städtisch geprägten und einem ländlichen Kanton, die zudem hinsichtlich ihrer konfessionellen Prägung und Einwohner*innenzahl voneinander abwichen. Diese Wahl diente dazu, «sehr unterschiedliche Regionen systematisch nach Ähnlichkeiten und Unterschieden zu befragen, um Aussagen darüber zu machen, wie die Fremdplatzierung trotz unterschiedlichen regionalen und diachronen Kontexten als Sozialstaatstechnik verstanden werden kann.» (13 f.) Die Massnahme der Fremdplatzierung selbst begreift Janett im Anschluss an Michel Foucault als Dispositiv und legt damit ihrer Studie die Wechselwirkungen von Diskursen, Institutionen und Gesetzen zugrunde. Die Quellenbasis der Arbeit bilden Archivalien des Schweizerischen Bundesarchivs, des Staatsarchivs Basel-Stadt, des Landesarchivs von Appenzell Innerrhoden, des Privatarchivs der Kinder- und Erwachsenenschutzbehörde Basel-Stadt und des Archivs der Ingenbohler Schwestern, die ein im Untersuchungsraum gelegenes Heim betrieben. Darüber hinaus integrierte Janett vormundschaftsbehördliche und anstaltsbezogene Druckschriften sowie psychiatrische und psychologische Fachliteratur.

Die Studie ist in sieben Kapitel gegliedert und erläutert einleitend Fragestellung, Vorgehen und Methodik, Forschungsstand, herangezogene Quellen sowie sprachliche Grundlagen. Kapitel 2, «Der Staat, die Fürsorge und das Kind», zeichnet rechtliche Rahmenbedingungen der Fremdplatzierung und die Entwicklung und Organisation der Kinder- und Jugendfürsorge in den Vergleichskantonen in aufeinanderfolgenden Abschnitten nach. Kapitel 3, «Ordnung schaffen: Die Vormundschaftsbehörden», vertieft die Auseinandersetzung mit den behördlichen Strukturen beider Kantone und fokussiert auf die Abläufe von Fremdunterbringungen. Der Fokus wird dabei auf die behördlich entwickelten «Aufschreibesysteme» gerichtet, also die Art und Methodik der Aktenführung. Die Akten selbst «unter einer wissensgeschichtlichen Betrachtung auch als Träger und Produzent von Wissen» verstehend (90), legt die Autorin anschliessend dar, wie «Aktenflüsse» das behördliche Handeln prägten: Anhand eines Fallbeispiels verdeutlicht Janett die Zirkulation von Akten und die verbundene Generierung weiterer Schriftstücke und präsentiert die Akte als Handlungsträgerin.

Mit Kapitel 4, «Die Familie im Fokus», werden die «verwalteten Familien» selbst zunehmend sichtbar. Um konkrete Aussagen über die Fremdplatzierungspraxis treffen zu können, erhob die Autorin sämtliche Fremdplatzierungsbeschlüsse beider untersuchten Kantone aus fünf Stichperioden des Untersuchungszeitraums 1945–1979: Eine Stichperiode umfasst dabei jeweils drei Jahre. Mit diesem Vorgehen wurden für Basel-Stadt 607, für Appenzell Innerrhoden 83 Fremdplatzierungsbeschlüsse erfasst (110 f.). In der Auswertung, unterstützt durch Tabellen und Grafiken, zeigt Janett, dass in beiden untersuchten Kantonen die Fremdplatzierungen von Minderjährigen ihren Höchststand in der unmittelbaren Nachkriegszeit hatten und bis zum Ende des Untersuchungszeitraumes sukzessive abnahmen. Ebenfalls für beide Kantone zeigt sich für den gesamten Untersuchungszeitraum, dass Einrichtungen den am häufigsten angeordneten Unterbringungsort darstel-

len. Unterschiede erhob Janett dagegen in geschlechtsspezifischer Hinsicht. Einerseits bei den Fremdplatzierungen selbst: In Basel-Stadt standen bis Mitte der 1970er-Jahre männliche Minderjährige im Fokus, erst in der letzten Untersuchungsperiode überwog die Fremdplatzierung weiblicher Minderjähriger. In Appenzell Innerrhoden dagegen waren in der ersten und letzten Untersuchungsperiode, also 1945–1947 und 1977–1979, sowie 1961–1963 überwiegend männliche Minderjährige von Fremdplatzierung betroffen, in den Perioden 1953–1955 und 1969–1971 primär Mädchen und junge Frauen. Sie stellen mit 52 Prozent der Fremdplatzierungsbescheide in diesem Kanton insgesamt eine leichte Mehrheit dar und stehen 45 Prozent weiblichen Minderjährigen in Basel-Stadt gegenüber. Eine geschlechtsspezifische Ausrichtung von Massnahmen zeigt sich auch in der behördlichen Aufmerksamkeit für Mütter, die in Appenzell Innerrhoden stärker ausgeprägt und mit der häufigeren Fremdplatzierung von Kleinkindern verbunden waren als in Basel-Stadt. Dass im ländlichen Appenzell Innerrhoden Fremdplatzierung stärker als Regulativ für elterliches Verhalten, also zur Disziplinierung von Eltern(teilen), diente als in Basel-Stadt, wo vermehrt präventiv, also mit Fokus auf das Verhalten der Minderjährigen, fremdplatziert wurde, ist ein weiteres Ergebnis von Janett.
Unterlegt mit Beispielen aus dieser Erhebung geht Janett in Kapitel 5, «Fremdplatzierung begründen», auf die zugrunde liegenden wissenschaftlichen Konzepte «Verwahrlosung» und «Gefährdung» und deren Verwendung im Fürsorgekontext ein. Auch die (Nicht-)Thematisierung von Gewalt in ihren unterschiedlichen Ausprägungen sowie Sexualitäten, Jugendkultur und Suchtmittelkonsum und der Umgang damit werden hier dargelegt. Geschlechterspezifische Aspekte und geschlechterabhängige Aufmerksamkeiten der Behörden auf die Kinder und ihre Familien werden durchwegs diskutiert, finden aber in diesem Kapitel naturgemäss verstärkte Berücksichtigung. Dieses Kapitel ist in seiner Verflechtung von ‹Theorie und Praxis› besonders dicht und stark, vermag es doch anhand vermehrter Quellenzitate auch Einblicke in die Behördensprache, vor allem in Behördenargumente, zu geben.
Pointiert analysiert und argumentiert Janett auch im letzten Kapitel, «Im Visier der Humanwissenschaften», das sich mit dem zunehmenden Vorhandensein – Einfluss, Einholung und Gewichtung – (kinder)psychiatrischer und psychologischer Expertisen im Fürsorgekontext beschäftigt und die Integration psychiatrischen Fachvokabulars zur Legitimierung und Autorisierung behördlicher Einschätzungen und Urteile untersucht. Bereits im ersten Fallbeispiel verdeutlicht die Autorin die von ihr postulierte Wissenszirkulation und entsprechende Medikalisierung im Fürsorgewesen. Wie Janett aufzeigt, erstellten Behörden durchaus medizinische Diagnosen, ohne auf professionelle medizinische Gutachten oder ausgebildetes medizinisches Personal Bezug zu nehmen (211). Die in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts zunehmend etablierten und verbreiteten, letzthin in mehreren Studien untersuchten Kinderbeobachtungsräume werden ebenfalls in ihrer Entwicklung, Bedeutung und Funktion für Fremdplatzierungsmassnahmen dargestellt.
Janetts verwaltungs- und bürokratiehistorische Herangehensweise ermöglicht die Identifizierung von Prozessen auf behördlichen beziehungsweise institutionellen Ebenen und begreift Fremdplatzierung als «‹Technik› des Sozialstaats» (248).
So erklärt Janett, ihr «Erkenntnisinteresse bestehe darin, die Strukturen, Relationen und Machtwirkungen im Fremdplatzierungsdispositiv zu untersuchen und dieses im Kontext der Sozialstaatsforschung zu

verorten.» (11) Dabei nähert sie sich dem Thema aus verschiedenen Perspektiven, woraus eine mehrdimensionale Analyse resultiert.
Der schlüssige Aufbau legt die zentralen Themenbereiche nachvollziehbar dar und ermöglicht so fachnahen wie auch -fremden Leser*innen, ins Thema vorzudringen, aber auch zu verstehen: verstehen, wie die zugrunde liegende Organisationsstruktur der fokussierten Behörden und Organisationen aufgebaut war und deren Vernetzung untereinander funktionierte, verstehen, auf welche Rechtsgrundlagen sie sich stützten, verstehen, mit welcher Begründung, wie und welche Familien ins Visier von Fürsorgebehörden gerieten, und verstehen, mit welchen Denk- und Argumentationsmustern Fremdunterbringung begründet wurde. Janett verdeutlicht, dass bei sämtlichen behördlichen Vorgängen auch das pragmatische Element im Handeln mitzudenken ist. Das bedeutet, dass Behörden und ihre Vertreter*innen in ihrem Handeln auf den Arbeitsablauf und -alltag betreffende Anforderungen, Rechtsvorschriften und deren Veränderungen reagierten und damit diese Bereiche selbst beeinflussten.
Janett hat den programmatischen Titel ihres Buchs als Leitfaden genommen: Die «Verwaltung von Familien» in der Deutschschweiz in einer verwaltungshistorischen Analyse zu untersuchen, die Politisierung des «familiären Raums», seine (Zwangs-)Regulierung und seine (intendierte) Normierung als «Staatsziel» zu beleuchten. Unter Hinweis auf die individuell – positiv wie negativ wahrgenommenen – einschneidenden Auswirkungen von Fremdplatzierungen auf Kinder sowie deren Eltern konkludiert die Autorin: «Es sind jedoch nicht Schicksale, Leidenserfahrungen oder Befreiungsmomente, die im Fokus meiner Arbeit stehen, sondern der behördliche Blick und die ihm zugrunde liegenden Politiken und Praktiken der vormundschaftlichen Fremdplatzierung.» (247) Dessen sollte man sich bei der Lektüre des Buches bewusst sein, da es sich durch diese Ausrichtung von vielen Auseinandersetzungen mit Heim- und Fürsorgegeschichte der letzten Jahre unterscheidet. Nicht trotzdem, sondern gerade deswegen ist Janetts Arbeit so bedeutend: Die verwaltungstechnischen Grundlagen, behördlichen Logiken und Vorgänge zu kennen, ist unerlässlich für jede Auseinandersetzung mit der Thematik.

Ina Friedmann (Innsbruck)

Helen Pfeifer
Empire of Salons
Conquest and Community in Early Modern Ottoman Lands

Princeton, NJ, Oxford, Princeton University Press, 2022, xi + 297 p., $ 42,–

Kernaussage des Buchs, das auf einer an der Universität Princeton eingereichten Dissertation beruht, ist, dass Salons dem Austausch von gebildeten Eliten in den von den Osmanen in den Jahren 1516/17 eroberten mamlukischen Herrschaftsgebieten in der östlichen arabischen Welt dienten. Damit trugen nach Pfeifer Salons entscheidend dazu bei, dass beide Teile (das bestehende Reich und die ehemals mamlukischen Länder) in einem gemeinsamen sunnitischen Bildungs- und Kulturraum zusammenwachsen konnten.
«Salon» ist nicht wörtlich zu verstehen: Es ging nicht etwa um das Zusammentreffen von Geschlechtern, wie wir das aus dem leitenden Beispiel Frankreichs im 18. und 19. Jahrhundert kennen, sondern um den Austausch unter den Ulama, der Gelehrtenklasse mit einer Ausbildung in islamischer Religion und islamischem Recht. Pfeifer blickt vor allem auf Damaskus, das die osmanische Machtübernahme als weniger traumatisch erlebte als Kairo. Kairo war seit dem 13. Jahrhundert Hauptstadt des mamlukischen Reiches gewesen;

sein Herrschaftsbereich erstreckte sich von Ägypten über die arabische Halbinsel (einschliesslich Mekka und Medina) bis ins heutige Südostanatolien. Nun sank Kairo zu einer (allerdings höchst bedeutenden) Provinzstadt herab und verlor zudem seinen Status als Zentrum der sunnitischen Welt an Istanbul. Damaskus dagegen war schon in mamlukischer Zeit zweitrangig gewesen. Seine lokale Notabelnschicht konnte sich mit dem internen Elitentausch, der der Übergang von mamlukischer zu osmanischer Herrschaft faktisch war, gut anfreunden.

Das Buch untersucht nicht die formalisierten Bereiche des osmanischen Gerichtswesens, der Bürokratie oder der Medresen (Bildungsanstalten zur Vermittlung der islamischen Wissenschaften wie Koranexegese, Hadith und islamisches Recht). Es nimmt vielmehr einen weiten Bereich des sozialen Umgangs unter osmanischen und arabischen Gelehrten in den Blick. Salons konnten die Empfangsräume in den grossen Häusern arabischer Notabeln oder osmanischer Würdenträger sein, aber auch eher informelle Treffpunkte in Moscheen oder in Gärten.

Pfeifer will in erster Linie nicht eine Gelehrtengeschichte schreiben – obwohl sie auch das in grossem Masse tut –, sondern den Salon als Ort des Austauschs untersuchen. Das ist ihr deswegen möglich, weil arabische und osmanische Gelehrte in ihren Werken (wie Benimmratgebern, Dichtung, Reiseberichten oder Miniaturen, vor allem aber biografischen Wörterbüchern) Salons als Orte eines manchmal zwanglosen Austauschs sahen, oft aber auch als Schauplätze eines intensiven intellektuellen und sozialen Wettbewerbs. Aus der Beobachtung der Interaktion in den Salons zogen sie weitreichende Schlüsse hinsichtlich des Status der Beteiligten.

Pfeifer schildert die Verständigungsprobleme, vor denen die lokalen arabischen Gelehrten in ihrem Umgang mit den neuen Vertretern des osmanischen Imperiums standen: Araber konnten kein Osmanisch (eine frühere Sprachstufe des heutigen Türkischen mit einer grossen Zahl von Anleihen beim Arabischen und Persischen) und sahen auch wenig Anlass, es zu erlernen. Die osmanischen religiösen Rechtsgelehrten verfügten zwar über Arabischkenntnisse, nur sehr selten aber reichten diese aus, um im mündlichen Wettbewerb bestehen zu können, wer wohl der Geistreichste und in arabischer Dichtung und islamischer Tradition am meisten beschlagen sei. Hinzu traten unterschiedliche Traditionsstränge: Das turko-persische intellektuelle Gedankengut aus Persien und noch weiter östlich gelegenen Regionen der islamischen Welt kannten die Osmanen, aber nicht die Gelehrten aus dem ehemaligen mamlukischen Herrschaftsgebiet.

Durch das enorme kulturelle Prestige des Arabischen, das nicht nur die sakrale Sprache des Korans ist, sondern über Jahrhunderte hinweg die Lingua franca der islamischen Wissenschaften war (und zum Teil bis in die Gegenwart ist), verfügten arabische Gelehrte über einen Startvorteil in ihrem Austausch mit Osmanen aus anderen Reichsteilen. Jedenfalls hatte die Eingliederung der Zentren der sunnitischen Orthodoxie in Syrien und Ägypten Anteil an einem innerosmanischen «Sunnitisierungs»-Schub des 16. Jahrhunderts (237). Die These von Pfeifer (21, 163 und passim) aber, dass in den damaszenischen Salons in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts die Hierarchie zwischen Herrschern und Beherrschten ins Schwanken kam, ja sich sogar umkehren konnte, greift nur für die Klasse der religiösen Rechtsgelehrten, nicht für die hohe osmanische Militärbürokratie, die sich einem solchen Wettbewerb nicht stellte.

Ein besonders anschauliches Beispiel für die manchmal deutlich werdende Miss-

achtung der osmanischen «Parvenüs» gibt Pfeifer auf Seite 125: Hasan Bey, in den 1550er-Jahren von der Herrschaftszentrale in Istanbul entsandter Richter in Damaskus, gab einen Salon. Eingeladen war auch der Prediger der Grossen Moschee von Damaskus, ein Einheimischer. Als der Richter den Prediger mit den Worten «lieber Prediger, Du bist mein Vater» begrüsste und ihn damit ehren wollte, lehnte der Prediger höflich ab und bestand darauf, dass er höchstens *der Sohn* des Richters sein könne. Bei einer späteren Gelegenheit erläuterte der Prediger gegenüber Vertrauten, dass er keinesfalls als Vater des Richters angesprochen sein wolle, da dieser ja ein Christ sei. Hasan Bey war nämlich als junger Deutscher in osmanische Kriegsgefangenschaft geraten und im osmanischen meritokratischen System weit nach oben gelangt.

Das Buch schildert am Beispiel von Damaskus die relativ kurze goldene Phase eines engen Austauschs, als sich die Osmanen als Herrschaftsträger und die arabischen Gelehrten kraft ihres reichen intellektuellen Erbes und ihres sprachlichen Vorsprungs halbwegs die Waage hielten. Als im späten 16. Jahrhundert das mamlukische Erbe dem Gesamtbestand der osmanischen Kultur einverleibt worden war, Istanbul immer mehr eine beherrschende Stellung errang und sich das Osmanische als prestigereiche Elitensprache endgültig etablierte, verlor die lokale arabische Gelehrtenschicht ihre herausgehobene Position.

Nur in wenigen Details kann Pfeifer nicht überzeugen. Bei der Frage, ob sich einzelne Protagonisten begegnet sein könnten, greift Pfeifer bisweilen auf Mutmassungen zurück (zum Beispiel 38, 76, 83 f., 105). Den absolut entscheidenden Stellenwert, den Pfeifer dem Salon als Austauschort zuweist, kann sie an vielen Stellen nur illustrieren, aber nicht abschliessend beweisen. Zwar wurden einzelne Personen wie Kinalizade Ali (gest. 1572), der in den 1560er-Jahren hohe Richterämter in Damaskus und Kairo ausübte, von arabischer Seite als ebenbürtig anerkannt; es ist jedoch kaum vorstellbar, dass die arabisch-osmanischen Verständigungsschwierigkeiten, die Pfeifer so anschaulich für die erste Zeit nach der osmanischen Eroberung schildert, in den späteren Jahrzehnten so gut wie keine Rolle mehr spielten.

Pfeifer greift in ihrer Darstellung erschöpfend auf die einschlägige osmanische und arabische Literatur des 16. Jahrhunderts zurück. Im Zentrum ihrer Darstellung steht dabei der damaszenische Gelehrte Badr al-Din Al-Ghazzi (1499–1577), der nicht nur ein reichhaltiges Werk und zahlreiche Schüler hinterliess, sondern sehr früh enge Beziehungen mit den osmanischen Gelehrten pflegte.

Insgesamt handelt es sich hier um ein hervorragend recherchiertes, quellenkundlich höchst beeindruckendes und (abgesehen von den hölzernen Kapitelzusammenfassungen) sehr gut geschriebenes Buch, das einen wichtigen Beitrag leistet zu unserem Verständnis, wie die östliche arabische Welt ein selbstverständlicher Bestandteil des Osmanischen Reiches bis hinein ins 20. Jahrhundert werden konnte.

Maurus Reinkowski (Basel)

Béla Kapossy, Béatrice Lovis (Hg.)
Edward Gibbon et Lausanne. Le pays de Vaud à la rencontre des lumières européennes

Gollion, Infolio, 2022, 526 p., Fr. 59.–

Edward Gibbon lived in Lausanne for some fifteen years, made up of three periods spread over much of the second half of the eighteenth century. His first visit began in 1753 and continued until 1758; the second visit lasted less than a year, but was preceded by a five month stay

in Paris; while the third and longest visit started in 1783 and ended only in 1793, a year before his death. Gibbon's long exposure to life in Lausanne means that part of his intellectual and historical orientation probably owed as much to personal acquaintance and intermittent conversation as to books, booksellers and libraries. The relationship between Gibbon and books needs no amplification after the six copious volumes of J. G. A. Pocock's magisterial *Barbarism and Religion*, published by the Cambridge University Press between 1999 and 2015. The relationship between Gibbon and Lausanne is less well known, but has now been given something like the same authoritative treatment in this massive, remarkably well-documented and impressively illustrated collection edited by Béla Kapossy and Béatrice Lovis. Although it looks like a coffee-table book, much of its contents are those of an academic monograph, with the blend of skilful archival research, original discoveries and thought-provoking insights that are the hallmarks of the best versions of the genre. Its readers, in short, get the best of both worlds.

The book itself is divided into seven broad sections, dealing respectively with religion and education, history and archaeology, politics and revolution, sociability and entertainments, literature and the arts, Gibbon's residences in Lausanne, particularly the house named *La Grotte* where he wrote the final volumes of the *Decline and Fall*, and, finally, the archival and material traces of Gibbon's life in Lausanne. In all it contains no fewer than 73 chapters by 35 contributors drawn from an impressive range of academic disciplines, from astrophysics and the anthropology of religions to history, music and art history. Before Lausanne came to be known as the capital city of the Olympics, the editors note, the city was known simply as Gibbon's city. In the nineteenth century it had as close an association with the historian of the decline and fall of the Roman Empire as the little town of Montmorency and its museum now still have with Jean-Jacques Rousseau. In Gibbon's case, however, the association left a real local legacy because many of the books and notes that he used to compose the final volumes of the *Decline and Fall* remained at *La Grotte* after he died. Over the course of the nineteenth century some of these remains found their way into collections and libraries elsewhere, but others continue to be held in both public and private collections in Lausanne. As several of the contributions to this book help to show, this is one of the reasons why it breaks new ground.

It does so not only by setting out the full range of Gibbon's friends and acquaintances in Lausanne, but also by presenting one of the best documented and most carefully considered examinations of the intellectual and cultural setting in which he lived and worked. As several of the contributions to the book indicate, the subjects of the decline and fall of states and empires, together with their possible causes, consequences, prevention and remedies were prominent features of the nexus of religious, moral, historical and political thought that could be found not only in Lausanne but also in many other parts of Europe in the second half of the eighteenth century. Gibbon did not have to rely on the intellectual life of Lausanne for the theme of decline and fall, either in the past or possibly in the future, because the theme was readily available in the thought of Montesquieu, Rousseau, Hume, Ferguson and Smith. It was, however, also a matter of more immediate and local interest because, as well as being a major European and Protestant centre for the study of theology and natural law, eighteenth-century Lausanne belonged to the region known as the *pays de Vaud* and, in legal, administrative and

political terms, was part of the republic of Berne. Lausanne's intellectual life was, in a real sense, Berne's intellectual life and, as many of the contributions to this book show, a component part of a world of academies, societies, salons and discussion groups that, over the eighteenth century, ranged far and wide over many of the subjects that found their way into the *Decline and Fall*. It would be invidious to single out any one of the many fine contributions to this collection. By showing why Gibbon made Lausanne his home, they also succeed in giving Gibbon his intellectual home.

Michael Sonenscher (King's College, Cambridge)